

Les superhéros entre métamorphose et servitude

Benoît Virole

2021-2022

« Plus rapide qu'une fusée, plus puissant qu'une locomotive, capable de sauter par-dessus le plus haut gratte-ciel, ce fabuleux étranger, venu de la planète Krypton, l'homme de fer, doté d'une vision à rayons x et doté d'une force incroyable, Superman se bat pour la vérité et la justice, sous l'apparence d'un modeste reporter. »

Résumé

Nous parcourons quelques interprétations possibles de la présence persistante des superhéros dans notre culture en insistant sur deux éléments : (1) la nature de la surpuissance renvoie à des intuitions cognitives sur le dépassement des limites physiques ; (2) la métamorphose du personnage ordinaire en superhéros, présent dans l'archétype original *Superman*, est déterminée, au-delà de la nécessité narrative, par une fonction : incarner la dualité fragilité/puissance inhérente au lien social.

Mots-clefs

Superhéros, sémiotique, politique, psychanalyse.

Introduction

Dans la préface de son livre *De Superman au Sur-homme*, Umberto Eco (1978) relate une histoire amusante autant que significative. À un congrès international de sémiotique en 1962 auquel il participait, il fit une communication sur Superman, avec un brin de provocation envers l'austérité universitaire. Pour illustrer ces propos, il disposa sur la table de conférence toutes sortes de *Comics* américains relatant les récits du superhéros de Marvel. À son retour de la pause, tous les exemplaires avaient disparu, dérobés par ses collègues, qui avaient préféré les prendre à la sauvette plutôt que de s'afficher comme intéressés par un thème aussi futile – à l'époque – que la bande dessinée. La lecture de cette histoire m'en a

rappelé une autre. Un patient en analyse, également universitaire, me raconta un jour en séance la fantaisie qu'il venait d'avoir le jour de son anniversaire. Il imagina inviter tous ses collègues sociologues pour une fête où il serait d'abord absent, puis ferait une apparition surprise habillé dans le costume de Superman et discourant devant ses amis médusés, comme si de rien était. Deux histoires, donc, qui lient le thème de Superman aux Sciences humaines dans un rapport de provocation. Pourquoi ? On pourrait penser que c'est le contraste entre la futilité, pour ne pas dire la bêtise, des histoires de Marvel et la « profondeur » de la réflexion en Sciences humaines. Cela serait certainement juste, mais en partie. Car le genre narratif des superhéros n'est pas sans poser des problèmes singu-

liers d'intelligibilité pour les Sciences humaines, qui malgré leurs équipements théoriques, peinent sensiblement à expliquer cette étrange et pérenne adhésion d'un vaste public, toutes cultures confondues.

La super puissance

Personnages de fiction, créés par l'imagination des auteurs de *Comics*, les superhéros sont aujourd'hui légion et il devient difficile de définir ce qu'ils sont par essence, si ce n'est par des définitions arbitraires¹. Leur apparence dans les films et les dessins animés permet, certes, une reconnaissance immédiate. Leur costume moule étroitement le corps et des commentateurs ont décelé, dans cette mise en valeur des anatomies musclées, l'héritage des colosses des cirques. Ils possèdent également des attributs, des objets, des armes, boucliers, épées, capes (etc.) associés à leur pouvoir, et souvent une signalétique (initiale, logos, symbole), tels le signe de la chauve-souris pour Batman et la lettre *S* pour Superman. Leurs histoires sont souvent jugées répétitives. Elles suivent, sans grandes variations inventives, les canevas narratifs standards du carré sémiotique d'Algirdas Julien Greimas (1986) : une cité, menacée par une puissance antagoniste est sauvée par le combat d'un superhéros doté d'une puissance extraordinaire. Il vainc l'antihéros dans un combat singulier où la superpuissance annihile la puissance de l'autre, *sans* toutefois aller jusqu'à la mort de l'ennemi et *sans* que le superhéros se laisse aller à un déchaînement de violence. Ce canevas sémiotique standard est décliné dans d'innombrables séquences faisant varier les identités des protagonistes, les circonstances des actions, les contextes, les personnages secondaires. Peu d'intrigues, peu de relations intersubjectives, peu de relations amoureuses, le superhéros semblant dénué de tout autre désir que celui de faire le bien, ou le mal, s'il s'agit d'un antihéros.

Superman aristotélicien ?

Le trait commun est celui de la possession d'un *superpouvoir*. On peut lire, sur des sites *Web* de fans, des listes impressionnantes de superpouvoirs

possédés par une pléthore de superhéros. Chacun a un superpouvoir singulier qui le définit. Il ne serait guère intéressant de réaliser une analyse systématique de tous ces pouvoirs et cela serait inutile car ils obéissent tous à la même logique de création. Une fonction humaine est sélectionnée, telles la locomotion, la vision, la force musculaire, la perspicacité, etc., puis les seuils de son effectivité sur le réel sont subvertis, dotant le superhéros de son exercice illimité. Plus de pesanteur, l'envol est possible, plus de résistance des matériaux, la translocation à travers les murs est réalisable, les lois de la mécanique sont allègrement bafouées. Parfois, les superhéros incarnent des forces naturelles, retrouvant ainsi les figures allégoriques de la pensée animiste². Souvent, le superhéros est doté d'un point faible, un talon d'Achille, permettant la possibilité (théorique) d'une défaite. Le superhéros peut fléchir sous l'adversité mais jamais il ne cède. De cette double dotation, puissance et point faible, résultent toutes sortes de possibilités narratives. Si l'antagoniste dispose d'un pouvoir équivalent en nature, alors la confrontation est celle des intensités relatives. Si l'antagoniste dispose d'un pouvoir différent s'exerçant dans un domaine différent du réel physique, alors la confrontation est plus intéressante et donne lieu à des subtiles variations : faut-il mieux pouvoir voler dans les airs pour lutter contre l'Homme-sable, ou voir à travers les murs pour vaincre un monstre acharné à détruire la cité ? Il n'existe plus de réalité empirique pouvant juguler l'imagination. Les catégories de pensée, les modalités réglant les possibilités d'interactions physiques, restent bien présentes comme les structures *a priori* de l'entendement au sens de Kant. Mais elles s'emplissent de fantaisies organisées logiquement comme des hypothèses cognitives : si la pesanteur est annulée, alors s'envoler est possible ; si la vitesse est illimitée, alors il est possible à un superhéros de dévier la course d'une comète qui menace la Terre et de voyager dans le temps. L'espace et le temps – catégories fondatrices de la pensée – sont subvertis. Les superhéros expérimentent ainsi les virtualités des puissances dans un espace imagi-

1. Quelques noms et dates : Jerry Siegel, Joe Shuster, pour *Superman* en 1933, Bob Kane Bill Finger pour *Batman*, 1939 ; Stan Lee Jack Kirby pour *Les Quatre Fantastiques*, en 1961, Stan Lee Steve Ditko pour *Spider man*, 1962.

2. Les superhéros de Marvel, *les Quatre Fantastiques*, *l'Homme-sable*, *Spider-Man*, deviennent des formes archétypales en assumant sous un aspect anthropomorphe des forces externes à l'humanité (le feu, l'eau, l'animalité).

naire. Cette expérimentation n'est pas éloignée des expérimentations des enfants s'exerçant à la physique naïve, comme elle n'est pas éloignée de la physique préscientifique. Pour la pensée antique grecque, la puissance serait la force active présente en virtualité dans la matière passive et en attente de l'acte humain qui permet sa concrétisation. Elle est une idée (*eidōs*) en attente de réalisation. Le superhéros est ainsi aristotélicien par sa simple volonté qui transmue la matière en puissance. Mais, si le superhéros met en œuvre une pensée infantile, proche de l'animisme tout autant que de la physique d'Aristote, il est alors difficile de comprendre la pérennité du genre dans notre culture adulte, rationnelle, post-galiléenne, où l'on sait que toute force relève des lois de Newton et ne relève pas d'une essence de la matière transfigurée par la volonté.

Superhéros et imagos

Mais on peut apporter crédit au fait que, dans tout adulte, continue à vivre un enfant. Le superhéros réaliserait ainsi, dans l'imaginaire culturel, un désir infantile de toute-puissance qui n'aurait jamais réellement été abandonné. Plus précisément, en employant les concepts de la métapsychologie freudienne, le superhéros incarnerait non pas la figure classique du héros post-œdipien, guidé par un idéal de réalisation, mais celle d'une imago narcissique plus proche d'un moi idéal précœdipien, aux visées grandioses nourries par l'illusion de la toute-puissance infantile. Autrement dit, le goût pour les superhéros dénoterait l'incomplétude d'une construction psychique et une fixation non dépassée à l'illusion de la toute-puissance. Dans les histoires de superhéros, le clivage radical entre les bons et les mauvais personnages, ainsi qu'entre le bien et le mal, relèverait du clivage pré-ambivalent entre les bons et les mauvais objets internes. L'intérêt pour le superhéros dénoterait une fixation infantile aux *imagos* inconscientes (Denis, 1996). Pas d'intégration objective chez le superhéros, contraint aux investissements prégénitaux et aux illusions de la puissance phallique. Superman fuit comme la peste la concrétisation d'une relation amoureuse qui supposerait le dépassement de ce clivage. Tout clinicien de l'enfance a pu observer que l'intérêt pour les superhéros culmine aux phases narcissiques précœdipiennes du développement

de l'enfant. Il perdure après l'adolescence de façon moins nette. Mais il perdure tout de même et le succès constant des films de superhéros chez les jeunes adultes, voire les moins jeunes, suggère l'existence possible d'une autre dimension déterminante.

Un mythe ?

S'agit-il d'une dimension mythique ? Lors de ce fameux congrès de sémiotique, Umberto Eco a écrit une analyse subtile de ce qu'il a nommé le mythe de Superman. Pour Eco, il existe une différence notable entre l'archétype du superhéros, Superman, et les héros des mythes dans les cultures anciennes. Superman est né à l'ère de la civilisation du roman et, pourrait-on dire, il perdure aujourd'hui à l'ère des séries. Or, le récit romanesque, ou plus généralement fictionnel, déploie l'histoire en train de se faire. Il n'est plus question d'un *déjà arrivé*, comme dans les mythes, mais d'un *ce qui va se passer*. Cette nouvelle dimension du récit se traduit par une dégradation de la dimension mythique. Le personnage d'un mythe incarne une loi universelle, et doit donc être prévisible. *A contrario*, le personnage de l'ère du roman (ou de la série) doit être imprévisible. Le superhéros doit donc être un *emblème* pour réaliser des aspirations collectives, et en même temps – car il est un produit du marché – il doit être soumis au changement, pour maintenir le désir de consommation. Mais, en réalisant ses missions, le superhéros se consume, il vieillit, il s'use nécessairement, il va donc vers la mort. Cette marche vers la mort est incompatible avec le statut mythique, car un mythe est inusable. Il existe donc un paradoxe qui se résout en construisant des histoires dans un *climat onirique* où il est difficile de distinguer l'avant de l'après (Eco, 1978, p. 134). Les histoires deviennent sérielles, sans début et sans fin. Le lecteur perd le contrôle des rapports temporels en gardant l'illusion d'un présent continu. La dimension mythique tient par ce brouillage des instances temporelles.

La fonction de la métamorphose

On peut aussi discuter du statut mythique des superhéros non pas en les rapprochant des héros antiques mais en cherchant à y déceler une fonction mythique à l'œuvre. Certains superhéros possèdent des caractéristiques subvertissant les catégories du divin, de l'humanité et de l'animal (Batman, Spiderman,

Catwoman), voire des catégories du minéral et de l'organique (Homme-sable, Iron Man). Ils sont donc des sortes de médiateurs entre des espaces ontologiques disjoints, réalisant ainsi sur ce plan une fonction mythique assez similaire aux *Tricksters* en anthropologie, ces personnages mi-humains mi-animaux qui permettent des médiations entre les mondes. Le superhéros – du moins dans son archétype Superman – se caractérise aussi par une dualité existentielle. Il a une double vie. Celle d'un personnage ordinaire et celle d'un héros doté d'une puissance extraordinaire. Le passage d'une vie à l'autre se réalise par une métamorphose, réversible, souvent effectuée dans un lieu secret, un sas, à l'abri des regards. Aucun lien ne peut et ne doit être fait entre le personnage, le falot, et le héros. Cette métamorphose facilite l'identification du lecteur puisque lui sait que, sous l'aspect falot d'un reporter, réside la puissance virtuelle de Superman. La métamorphose réalise aussi une transfiguration du corps. Mais elle est également liée à la dissimulation. Superman, Spiderman, sont dissimulés sous leur existence profane en attente de leur métamorphose. Toutefois, tous les superhéros des *Comics* américains ne répondent pas à ce critère de dissimulation. De nombreux personnages (Thor, le Surfeur d'Argent...) conservent leur identité héroïque sans changement. Leurs superpouvoirs sont alors issus d'une origine divine, d'accidents de laboratoire, de mutations génétiques, etc. Leur identité est constante. Ils ne subissent plus de transformation. Il s'agit, à notre sens, d'une dégradation de l'archétype du superhéros dans des variations qui font perdre l'importance de la métamorphose. Dans les mythes, les métamorphoses sont fréquentes. Elles ont été interprétées comme des ruses du désir (Ovide³), comme des expressions des transformations de l'imaginaire (Durand, 1992) mais aussi comme des manifestations de la structure des mythes. Pour Claude Lévi-Strauss (1985), les mythes permettent de résoudre des contradictions logiques issues des observations empiriques sur la réalité observable. Les métamorphoses mythiques ne sont déterminées ni par des analogies imaginaires ni par des emblèmes mais par des per-

mutations de termes et de fonctions à l'intérieur des structures symboliques. Une détermination de ce type peut-elle rendre compte de la transformation du citoyen ordinaire en un superhéros ? Quelle serait alors la contradiction logique levée par la métamorphose du citoyen banal en superhéros ? Si l'on considère que la métamorphose consiste à changer chez un individu ordinaire, la faiblesse en une puissance, et que cette puissance est au service de la cité, alors on pourrait inférer que la contradiction concerne la relation d'appartenance d'un individu à une société. La puissance d'une société est *abstraite* de l'assemblage de ses membres. Cette puissance collective est une grandeur de nature extensive, ce qui signifie, en physique, qu'elle est proportionnelle à la sommation de l'ensemble des éléments qui la composent. Un attelage tiré par huit chevaux déploie une puissance (grandeur extensive) plus grande qu'un attelage tiré par quatre chevaux, même si sa vitesse (grandeur intensive) reste la même. Autrement dit, c'est l'abstraction de la puissance extensive du lien social, puissance non perceptible à l'échelle de l'individu contraint à la connaissance des limites de sa grandeur intensive, qui se verrait renversée dans la métamorphose. Le superhéros est l'individu incarnant l'ensemble de la puissance extensive du lien social. La fonction mythique de la métamorphose du superhéros serait alors de résoudre le paradoxe entre la puissance collective et la faiblesse de l'individu.

Une fonction politique

Plus qu'une fonction mythique, le superhéros incarnerait donc une fonction politique. Superman défend la société, en l'occurrence américaine, devant les menaces qui pèsent sur elle. Menaces multiformes, mais où l'on voit se profiler avec netteté, dans les premiers dessins animés, le futur ennemi japonais, puis pendant la Seconde Guerre mondiale, le nazi, et dans l'après-guerre, l'ennemi communiste. Superman – puis les autres superhéros qui en seront une déclinaison – est bien une affaire politique (Blanc, 2018). Sous les aventures des superhéros réside un message idéologique. Les aventures de Captain America sont explicites de cette fonction idéologique de la défense de la cité (société) menacée par les forces du mal. On pourrait sourire devant l'aveu involontaire d'une faiblesse structurelle de cette société puisqu'il

3. Pour Jean-Pierre Néraudau, préfaçant *Les Métamorphoses* d'Ovide (Gallimard, 1992), le désir est la cause principale des métamorphoses. Les Dieux prennent des formes nouvelles pour séduire les nymphes et réaliser leurs désirs (p. 12).

lui est nécessaire de disposer des ressources extraordinaires pour se maintenir dans une stabilité ordinaire. Le « travail » de sauvetage de la cité qu'effectue Superman, et par extension l'ensemble des superhéros, contrecarre fortement l'idée que leur toute-puissance serait sans limite. Elle l'est, dans une certaine mesure, sur le plan du réel physique, elle ne l'est pas sur le plan politique. Car, si l'on suit quelque peu la dialectique hégélienne du Maître et de l'Esclave, le superhéros n'est pas un Maître mais bien un Esclave asservi au travail de sauvetage exigé par la société. Superman a un travail à faire. C'est d'ailleurs ce qu'il énonce de façon itérative dans les dessins animés, lorsqu'il se rend compte de l'avancée de la menace à l'encontre de la cité : « Ça, c'est un travail pour Superman. » Superman n'est donc pas un Surhomme au sens de Nietzsche. Il ne suit pas la maxime de Zarathoustra : « je suis ce qui doit toujours se surmonter soi-même ». La puissance est déjà en lui et il ne possède aucune volonté de puissance dominante, contrairement à l'antihéros. Sa tâche n'est pas la transfiguration de son existence. Le superhéros a le souci des hommes. Il travaille à leur service. Mais, contrairement à l'Esclave d'Hegel qui devient libre par son travail de transformation du réel – alors que le Maître est asservi à la défense de ses privilèges –, le superhéros n'acquiert aucune liberté nouvelle, il travaille sans transformer, il maintient l'existant.

Conclusions

Il est possible que l'intérêt, honteux ou provocateur, des Sciences humaines pour les superhéros masque le malaise devant un objet à la fois trop évident par ses outrances simplistes (le bien, le mal) mais qui reste énigmatique dans son rapport à la puissance. Il existe de fait une limitation à la puissance humaine possible sur le réel. Mais, en même temps, il existe dans l'Homme une intuition, et un désir, de l'extension possible de la puissance au-delà des frontières du réel. Les superhéros sont d'abord les incarnations de cette intuition et de ce désir. Ils ne peuvent l'incarner qu'en assumant une origine extra-humaine, parfois divine (Thor), ou en réalisant une métamorphose (Superman). Sur cette base s'élabore une narration guidée en filigrane par le problème du maintien des sociétés. Le superhéros pourrait bien incarner le retour de la transcendance dans nos sociétés contem-

poraines devenues autonomes et ayant ainsi rejeté toute transcendance fondatrice du lien social⁴. Plus d'instance externe, plus de Dieu créateur garant de la légalité de la société, plus de Roi, plus de Père de la Nation, plus de Mère Patrie, les sociétés autonomes (la nôtre) se doivent d'inventer en permanence un fondement garantissant le lien social. Cela implique une fragilité que tentent de compenser les idéologies consensuelles et les représentations culturelles. Il est possible que la persistance des superhéros relève le travail souterrain du retour à la transcendance. Le superhéros serait alors un avatar contemporain des figures religieuses forcloses dans notre société postmoderne. Mais cela serait un avatar singulier puisqu'il ne conserve sa puissance divine que pour le maintien d'une société profane. Finalement, les superhéros constituent un objet culturel qui est irréductible à la monovalence d'une interprétation. Répondre à la question « Pourquoi des superhéros ? » engage *simultanément* une vision sémiotique centrée sur les ressorts formels de leurs histoires ; une vision sociologique centrée sur leur fond idéologique ; une vision politique critique car ils sont aussi des produits du marché de la culture, les sélectionnant et les déclinant ensuite en sériations multiples dans un but mercantile ; une anthropologie, puisqu'un superhéros possède une dimension mythique, et une approche psychologique de par les dimensions psychiques qui sont sollicitées par l'identification. Aucune de ces approches ne permet, à elle seule, de rendre compte de l'essence du phénomène. En tout cas, ils ne sont ni strictement des héros mythiques, car ils sont dans une temporalité distincte de celle du mythe, ni des Surhommes incarnant une volonté de puissance, car ils sont plus des Esclaves que des Maîtres. Peut-être sont-ils aussi des incarnations idéologiques destinées à préparer les âmes juvéniles à la soumission à l'ordre de la cité, au dépassement de soi, et à la consommation du marché ? Au fond, ils sont tout cela à la fois : personnages imaginaires, produits du marché, extrapolations cognitives, icônes mythiques, et définitivement, figures complexes de notre culture contemporaine.

4. Cf. Gauchet (2003) pour la distinction entre sociétés hétéronomes assumant une transcendance fondatrice et sociétés autonomes (telle la nôtre) récusant toute transcendance, ce qui entraîne une instabilité permanente.

Bibliographie

- ARISTOTE, 2012. *La physique*, Paris, Vrin.
- BLANC, W. 2018. *Super-héros, une histoire politique*, Paris, Libertalia.
- DENIS, P. 1996. « D'imagos en instances : un aspect de la morphologie du changement », *Revue française de psychanalyse*, tome LX, octobre décembre.
- DURAND, G. 1969. *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod, 1992.
- ECO, U. 1976. « Le mythe de Superman », *Communications*, n° 24.
- ECO, U. 1978. *De Superman au Surhomme*, Paris, Le livre de poche, Grasset, coll. « Biblio essais », 1993.
- Fleischer M., (Cartoon) *Les saboteurs, les envahisseurs, les tambours de la jungle, les aventures de Superman, le télescope magnétique, les monstres mécaniques, les momies se rebellent*. Éditeur Zylo EDV 1542, copyright 2005 Zylo.
- GAUCHET, M. 2003. *La condition historique*, Paris, Stock.
- GREIMAS, A.J. 1986. *Sémantique structurale*, Paris, Puf.
- HEGEL, G.W.F. 1807. *La phénoménologie de l'esprit*, Paris, Vrin, 2006.
- KANT, E. 1781. *Critique de la raison pure*, Puf, 11^{ème} édition, 1986.
- LÉVI-STRAUSS, CL. 1985. « La Potière jalouse », dans *Œuvres*, Paris, La Pléiade, 2008.
- NIETZSCHE, F. 1883-1885. *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Le livre de poche, 1972.
- OVIDE. 1992. *Les Métamorphoses*, Paris, Gallimard.